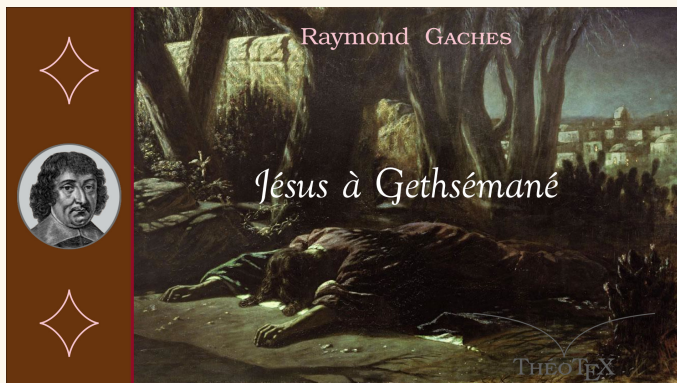




« Mais pourquoi vous obstinez-vous à publier ces vieux sermons réformés, alors que d'un autre côté vous ne perdez pas une occasion de décocher vos sarcasmes aux néo-calvinistes ? » me demande en privé un Facebooker. Je lui réponds que justement il ne faut pas confondre calvinistes et néo-calvinistes, réformés et néo-réformés. Les "Réformés" des seizième-dix-septième siècles, l'étaient par rapport à l'Église catholique romaine, dont ils sortaient ; leur réforme consistait dans le rejet des doctrines parasites qui s'y étaient incrustées au cours des siècles, et dans le retour aux fondamentales de l'Écriture. Or ce n'est point le cas des Évangéliques des vingtième et vingt-et-unième siècles qui n'ont jamais fait partie de la Rome persécutrice, qui ont été élevés dans les pures doctrines scripturaires, qui bénéficient de tous les progrès accomplis depuis trois cents ans dans les sciences bibliques, et qui voudraient se prétendre *Réformés* !

réformés par rapport à quoi je vous prie?! Mieux vaudrait qu'ils se réforment par rapport à cette ridicule vanité de vouloir passer pour plus éclairés que le commun de leurs frères, qu'ils se réforment par rapport à leur illusoire supériorité théologique, qui ne consiste qu'à se répéter les uns les autres.

Idem pour le calvinisme. On peut pardonner à Calvin de défendre avec la même acrimonie la doctrine *biblique* que le soleil tourne autour de la terre, que celle qui démontre (toujours par la Bible), que Dieu a créé certains hommes pour les damner, on peut le lui pardonner, dis-je, parce qu'il vivait il y a cinq-cents ans, et qu'alors les gens s'envoyaient aux bûchers pour moins que ça. Mais aujourd'hui?! non mon gars tu n'es pas calviniste, tu es néo-calviniste, c-à-d que tu repostes bêtement, et dans l'espoir de passer pour bon théologien, les panneaux que tu vois sur FB.

Si je republie des sermons réformés du dix-septième, c'est parce que je les crois bons; indépendamment des exagérations scolastiques qui s'y trouvent forcément ici et là, vu leur contexte. Heureusement d'ailleurs que tout au long de l'Histoire de l'Église, la valeur spirituelle des prédications n'a pas trop dépendu des singularités doctrinales de chaque époque... qu'en aurait-il été sinon de l'édification des chrétiens? Et pour qui sait lire entre les lignes, il s'apercevra bien que chez Gaches, Daillé, Saurin, etc. la rigidité calviniste commence à s'assouplir pour devenir plus évangélique.



Quatrième de couverture

Né à Castres en 1615 Raymond Gaches fit ses études de théologie à l'Académie de de Montauban. Pasteur un temps à Saint-Affrique, puis à Castres, sa réputation de prédicateur lui vaut d'être appelé au temple de Charenton pour remplacer Edmé Aubertin, et où il aura pour collègues Le Faucheur, Mestrezat, Drelincourt, Daillé. Alexandre Vinet lui consacre un chapitre dans son *Histoire de la Prédication au XVII^e siècle*, dans lequel il apprécie son style « bien plus coulant, plus pur, plus agréable que celui de la plupart de ses contemporains ». Les deux sermons que nous rééditons corroborent ce jugement. Le premier, prêché pour le premier jour de l'an 1655, donne un aperçu du tour méditatif de l'esprit de ce prédicateur, de l'ingéniosité de ses illustrations, de l'intensité de ses exhortations. Le second, *Jésus dans l'agonie* (à Gethsémané), prêché le dimanche de Pâques 1654, de par le caractère mystérieux et hautement émotif de son sujet, mériterait certainement d'être relu à chaque saison pascale. Gaches y lutte quelque peu avec le dogme scolastique de l'union hypostatique, mais sa saine conception de la vraie humanité de Jésus lui permet d'ébranler les cœurs, en leur faisant sentir l'immense prix payé par le Juste, par l'Agneau rédempteur qui a voulu porter nos péchés en sa mort.

A écouter [sur YT](#) ou à télécharger [ICI](#)

